

—Oui, je vous parle avec sincérité, moi-même je les ai vues, et j'ai cru et j'ai adoré.

—Le Patricien incapable de résister plus longtemps à la parole vive et pénétrante de Pierre et à la puissance victorieuse de la grâce, changé et transformé malgré lui, renonce à ses erreurs et rend hommage au Dieu crucifié en embrassant la foi.

L'apôtre, rendant gloire à son Maître de cette première conquête, était déjà dans l'enceinte de Rome. Il va droit à la porte de ce temple fameux où se trouvaient réunis tous les dieux de l'empire. Il y entre une croix à la main. A cette vue les vieilles idoles s'émeuvent et tombent de frayeur. La croix prend leur place sur les autels, monte de là jusqu'au Capitole et s'élançant d'un vol plus rapide que celui des aigles romaines se dresse hardiment sur toutes les cités les plus opulentes et jusque sur les plages les plus ignorées et les plus barbares. Rome est convertie. La Rome payenne devient la Rome chrétienne, l'empire est toujours dans sa main : c'était autrefois l'empire de l'erreur, c'est maintenant l'empire de la foi. Mais la caducité du trône des Césars n'est point passée en héritage au trône de St. Pierre.

Celui des Césars construit au milieu du silence forcé de l'univers sur les débris entassés des nations vaincues, appuyé sur les faisceaux romains et défendu par des épées si vaillantes au combat, vieillissant avec l'âge, s'est ébranlé sous les coups des barbares, et ses ruines emportées par le temps ne laissent plus dans l'esprit étonné des peuples que le froid souvenir de sa lointaine histoire.

Celui de St. Pierre élevé parmi les persécuteurs, cimenté par le sang des martyrs et habité par là, dès l'origine, aux grandes et violentes attaques, s'est divinement posé sur un roc si ferme qu'il est assez fort pour les mépriser toutes. On le frappe, on le bat de toutes parts, mais les bras les plus robustes et les plus opiniâtres, épuisés par leurs propres efforts, se brisent les uns après les autres avant même d'avoir pu commencer à l'entamer. Après dix-huit cents ans d'existence, il n'a rien perdu de la solidité de ses premières années, et les siècles qui roulent à ses pieds, passant devant lui avec respect, semblent eux-mêmes ne pas oser l'entraîner dans leur cours.

Ne nous effrayons donc point ; ayons confiance ; Pierre était pêcheur, et les ondes qui portent sa barque garderont toujours quelque chose de leur nature remuante et irascible ; mais Jésus est dans cette barque et Jésus se joue de la tempête, il aime à dormir au milieu des plus fortes tourmentes ; seulement quand il lui plaît, il se lève, gronde les flots et dit à la mer : "Tais-toi et rentre dans ton repos," et la mer avec docilité se tait et rentre dans son repos.

Ayons donc confiance ; ne nous effrayons point. *Si Dieu est pour nous qui sera contre nous.*

### La Foi des peuples de nos jours en la Divinité de Jésus-Christ.

Laissons parler Mgr. Parisi, évêque d'Arras :

Il y a, entre autres, trois grands signes de cette foi. Ce sont les honneurs rendus à la Croix, à l'Eucharistie et à Marie, mère de Jésus.

Entrons dans ce nouvel ordre de démonstration.

Voyons quelle est la valeur de ces signes, et voyons ensuite quelle est aujourd'hui leur vitalité parmi nous.

#### 1<sup>o</sup> Et d'abord la Croix.

Si l'Eglise eût choisi pour symbole de ses croyances un objet déjà glorieux, comme le drapeau de nos soldats, ou seulement indifférent en soi comme sont souvent les armoiries des plus nobles familles, on comprend qu'il lui eût été facile de le faire honorer ; mais aussi ces honneurs n'auraient eu aucun caractère surnaturel.

Au contraire, comme Dieu voulait y mettre tout de suite le sceau de sa toute-puissance, il a inspiré à l'Eglise de choisir et d'opérer l'impossible. Alors l'Eglise s'est chargée de rendre sympathique ce qu'il y avait de plus répugnant, de rendre vénérable ce qu'il y avait de plus vil, et afin de faire bien comprendre que ce respect et cet amour pour la Croix tenaient au sang d'un Dieu qui y avait été répandu, l'Eglise a voulu qu'on l'adorât, et on l'adore en effet, et depuis des siècles, dans tout le monde chrétien, prêtres et fidèles font l'adoration de la Croix.

Certes voilà une pratique bien offensante pour des esprits raisonnables. Cependant cette pratique subsiste toujours ; et surtout au jour anniversaire de la mort du Sauveur, les populations viennent en foule y prendre part spontanément, sincèrement, pieusement ; qu'est-ce que cela, sinon la foi en Jésus-Christ ?

Il y a dans un sens opposé un phénomène qui, contrairement aux intentions de ses auteurs, révèle encore la vertu surnaturelle de la Croix ; c'est la haine profonde que les méchants ont contre elle.

En supposant, par impossible, qu'elle ne rappelât que le supplice d'un homme, on pourrait dans ce cas la dédaigner, mais pourquoi la haïr avec fureur ? On ne hait que ce qui fait du mal, et la Croix, comme symbole religieux, n'a jamais fait que du bien dans ce monde, ne fût-ce qu'en aidant tant d'âmes souffrantes à supporter leurs douleurs.

Pourquoi donc est-ce contre la Croix que se précipitent toujours d'abord les hommes de désordre et de crimes ? Pourquoi est-ce toujours avant tout la Croix que les hordes révolutionnaires vont abattre, profaner, proscrire, sinon parce que ce signe est redoutable à l'enfer, parce que c'est le plus invincible obstacle à son empire, et parce qu'ils sentent, ces hommes pervers, qu'il y a dans la Croix une vertu supérieure ?

Et maintenant, malgré tant de haines, ce culte de la Croix si contraire à l'orgueil humain que dès le principe il était regardé comme un scandale pour les Juifs et une folie pour les nations (1), est-ce qu'il s'est affaibli parmi nous depuis que la raison s'est tant émanicipée ?

Admirons et bénissons le règne du Seigneur Jésus notre Dieu. Jamais peut-être sa Croix n'a été tant exaltée que de nos jours.

Sans revenir sur la pratique d'adoration que nous venons de mentionner, sans parler des honneurs que chacun de nous lui rend, soit quand nous la traçons sur nous-mêmes, soit quand nous prions à ses pieds, est-ce que la Croix ne domine pas toujours toutes nos villes et tous nos villages au plus haut sommet de nos églises ? Est-ce que, particulièrement dans nos contrées du Nord, l'établissement d'un calvaire, c'est-à-dire la plan-

(1) *Judæis quidem scandalum : gentibus autem stultitiam* (I Cor. 23).